

À propos de l'errance et du nomadisme

FERNANDO COPELLO
DOMINIQUE NEYROD
LUCIE VALVERDE

(*ALMOREAL, Labo 3L.AM*)

Cet ouvrage publié par la revue *HispanismeS* est le résultat d'un projet né au sein de l'association ALMOREAL qui réunit des enseignants-chercheurs des universités d'Angers, Orléans et Le Mans. Ceux-ci ont décidé collectivement d'explorer la notion de « nomadisme » dans les mondes hispaniques d'Amérique et d'Europe. Une réflexion ultérieure sur le poids de la culture espagnole d'Afrique a permis d'intégrer également cet axe lors de la préparation de ce volume, ce qui a contribué à la richesse des échanges.

À l'ouverture géographique de ce projet s'associe une démarche pluridisciplinaire destinée à faire dialoguer la linguistique, l'histoire, les représentations littéraires et artistiques. Afin de stimuler les dialogues et de confronter des perspectives et des points de vue variés, des universitaires d'Argentine, du Costa Rica et d'Italie ont été invités à participer à ce « chantier ».

Le mot « nomadisme » est aujourd'hui employé de manière assez large et féconde à propos de réalités sociales et culturelles émergentes : nomadisme sexuel, culture nomade, nouveaux nomades... Il fallait pourtant un point de départ, une définition à partir de laquelle bâtir ce projet.

D'après Corominas dans son dictionnaire étymologique, le terme *nómada* est relié au grec νομάς, -άδος : « que pace o apacienta », « que se traslada habitualmente, en razón de los pastos ». Il est également lié au grec νόμος : « uso, costumbre, ley ». Autrement dit, les idées de nourriture, de déplacement et d'usage seraient inscrites dans ce mot. Mais on constate que dans les dictionnaires récents, comme celui de María Moliner, il y a une évolution vers l'idée d'*errancia*, c'est-à-dire un déplacement constant. Or, si le latin *errare* signifie bien « errer, aller ça et là, marcher à l'aventure », cette errance peut conduire à l'erreur et *errare* signifie aussi : « faire fausse route, se fourvoyer, s'égarer ». Comment interroger ces notions dans le cadre des réalités et des représentations produites au sein des mondes hispaniques ?

Il y a donc au départ, comme moteur de la vie nomade, la recherche de nourriture, de subsistance. Comment situer, dans ce contexte, des réalités sociopolitiques actuelles telles que

l'exil et l'émigration, le commerce ou le « nomadisme de l'emploi » ? Les exemples abondent dans les mondes hispaniques : le peuple gitan, les juifs sépharades, les morisques, les peuples amérindiens ont été confrontés à l'expérience du déplacement. S'agit-t-il de nomadisme ? Dans certains cas on peut penser à une certaine résistance au sédentarisme, dans d'autres on ne peut que parler de persécutions, de discriminations qui obligent au départ.

On n'oubliera pas d'autre part que, en toute circonstance, la langue accompagne les déplacements humains et les transformations culturelles qui en résultent, et que de nouvelles réalités linguistiques sont appelées à se créer. Ces mots nomades de langue en langue, de réalité en réalité, vont permettre de construire des notions nouvelles dépendantes d'univers d'expérience nouveaux.

Enfin, les notions d'usages, de coutumes, de lois nous entraînent vers la question des identités, collectives ou individuelles, sédentaires ou nomades. Les mondes hispaniques présentent-ils une spécificité dans ce domaine ? Le caractère transatlantique et transméditerranéen (à cheval entre l'Espagne, l'Afrique et l'Amérique) n'est-il pas un laboratoire où se joue le nomadisme culturel ?

Le « vagabondage » existentiel présente une autre forme, individuelle, du nomadisme ; il y a des nomades urbains, flâneurs, promeneurs, *andariegos*... Pour certains philosophes, comme Gilles Deleuze et Félix Guattari, le nomade vit dans un espace lisse et ouvert en opposition à l'espace fermé et fragmenté du sédentaire.

Tels ont été les points de départ de la réflexion présentée dans les 21 articles de cet ouvrage structuré autour des notions suivantes : mots et figures en mouvement, poétiques du nomadisme, nomadisme et liberté, sédentarité et nomadisme, nomadisme au féminin, errance et vagabondage existentiel.

Dans la première partie, « Mots et figures en mouvement », on trouvera des travaux de linguistes, d'historiens et de littéraires qui tous soulignent, dans des contextes très divers, la mobilité du mot et son incontournable union avec l'expérience, lesquelles sont dès le départ le fruit de la mobilité neuronale dans le cerveau. Ainsi la métaphore, figure du déplacement et processus général du langage, codifie dans le mot des fragments de l'expérience cognitive et sensitive du monde comme en témoignent les mots castillans *nebli* et *sacre*. Le mot est ancré dans des réalités poétiques, culturelles, sociales, géographiques, qui le modifient et qu'il contribue à modifier par ses métamorphoses. Le proverbe, forme linguistique soi-disant figée, révèle au contraire une grande ductilité morphologique, sonore et parfois sémantique, dans ses différentes variantes dialectales, pour s'en tenir à ce type de variation sur le territoire espagnol. L'emprunt est sans doute l'exemple le plus évident du nomadisme des mots. Il est

illustré dans cet ouvrage par des termes administratifs castillans tels que *rey*, *governador*, *alcalde*, *regidor*, subtilement modifiés et dénaturés par les traducteurs mayas pour les adapter aux réalités de leur propre organisation sociale et administrative ; par le long et sinueux voyage à la fois spatial et social, du monde nomade de l'Arabie au monde citadin de l'Andalus, temporel, du VII^e au XV^e siècles, et sémantique, de l'adjectif arabe *baladi* « du pays, local » devenu l'adjectif castillan *baladí* « insignifiant, sans grande valeur » ; enfin par le mot « rastaquouère » associé à l'émergence d'une nouvelle catégorie sociale en Amérique hispanique et aux voyages en Europe d'une bourgeoisie récente et lettrée. Cette dernière étude permet la transition vers la deuxième partie de l'ouvrage, plus proche des représentations littéraires.

C'est ainsi que « Poétiques du nomadisme » nous présente quatre études consacrées à la création textuelle, aussi bien américaine qu'européenne. Et c'est justement un chapitre sur Max Aub qui ouvre ce deuxième mouvement. Cet écrivain européen et américain en même temps, porteur d'une identité fluctuante, est le symbole même des trajets culturels et existentiels propres à l'âme hispanique. Antonio Muñoz Molina a souhaité lui rendre hommage lors de son entrée dans la Real Academia Española en 1996. Le romancier de Cordoue avait déjà évoqué Aub quelques années auparavant :

Max Aub, judío desterrado, español por propia voluntad, republicano vencido, *escritor sin país*, continuó escribiendo obras maestras en medio de la adversidad, sabiendo como sabía que no iba a leerlo nadie, empujado por una fiera voluntad de testimonio, por una devoción irremediable a la literatura y al idioma español¹.

Mais cette partie s'intéresse également à d'autres romanciers comme l'équatorien Javier Vásconez, dont le premier récit, *El viajero de Praga*, annonçait déjà la thématique de l'exil et du déplacement, qui reviendra plus tard dans son œuvre. Une troisième étude s'intéresse à l'auteure « cubano-portoricaine » Mayra Montero, qui dans *Del rojo de su sombra* explore la frontière entre Haïti et la République Dominicaine à partir de la question du pèlerinage. Une autre perspective pointe dans l'analyse de *Plegarias nocturnas*, roman du colombien Santiago Gamboa, où la réalité locale se répand en d'autres espaces et territoires. Tous ces récits évoquent une esthétique du nomadisme et nous permettent d'en évaluer le sens.

C'est pourquoi une troisième partie n'envisage qu'un seul aspect de la thématique nomade : le lien avec la notion de liberté. Deux essais opposent deux moments différents : la période coloniale, où les déplacements inquiètent car ils constituent un défi à l'ordre institué

¹ L'extrait fait partie d'un article journalistique publié en 1993 ; transcrit par Pablo Valdivia dans son introduction à Antonio MUÑOZ MOLINA, *Sefarad*, Edición de Pablo Valdivia, Madrid, Cátedra, 2013, p. 24.

par la métropole ; puis, la société cubaine contemporaine, que le romancier Leonardo Padura examine à partir de moyens variés qui vont de la fiction narrative aux *scenarii* cinématographiques en passant par le genre documentaire. Dans les deux cas nous sommes confrontés à des subterfuges qui font de l'errance un moyen de lutte ou, tout au moins, un moyen de résistance par rapport à l'ordre établi.

Une fois cernées, problématisées, des interrogations concernant les mots migrants, l'élaboration métissée de la parole, la mise en récit de la notion de « nomadisme » - et cela à plusieurs niveaux différents du point de mire -, il était temps de s'arrêter sur deux notions opposées : la sédentarité et le nomadisme. S'agit-il vraiment de notions opposées ? Ou de mouvements alternatifs ? Le premier essai de cette quatrième partie convoque la réalité morisque, cette géographie spirituelle de l'entre-deux. À quel endroit a-t-on placé la perception de la vie morisque ? Comment situer les aspirations sincères d'une communauté dont les marges de manœuvre étaient limitées ? L'attachement au sol, voilà une problématique de la première importance lorsqu'on s'intéresse à la question du « nomadisme ». La « pastorale immobile » est un riche oxymore présent dans le titre de l'essai suivant. En effet, la figure du berger est faite de transhumance et de mouvement, et pourtant ce genre classique de la pastorale a tendance à créer un arrêt sur image, un instant de pause pour mieux nous montrer l'identité mouvante de personnages statiques. Enfin, le dernier travail de cette partie nous transporte dans le Tanger international de la première moitié du XX^e siècle : lieu d'échanges et de commerces variés, espace de controverses linguistiques, lieu d'errance et de clôture, port... Le personnage de Juanita Narboni, né de la plume d'Ángel Vázquez, Espagnol d'Afrique, permet de décliner le profond nomadisme de l'identité espagnole naufragée dans cette ville emblématique du nord marocain. Cette quatrième partie part de l'étude d'une opposition et creuse dans les profondeurs d'une blessure.

Tout autre est l'esprit du cinquième mouvement, consacré à la femme nomade, non pas parce que cette partie soit habitée par l'optimisme, mais parce que ces personnages féminins, ces écrivaines errantes, sont à la recherche de quelque chose et font des itinéraires et des chemins une quête, une découverte. Dans cette attitude nomade le déguisement n'est pas absent. Citons le cas du travestissement dans la vie de doña Catalina de Erauso, la *monja alférez*, personnage historique ayant vécu au XVII^e siècle. Il y a là un double nomadisme : la pratique transgressive du travestissement en est un, l'autre est constitué par les déplacements entre l'Espagne et l'Amérique. Un autre travail évoque la vie de María Teresa León, faite d'exils et d'expatriations, là où l'écriture devient une voie d'analyse de la condition féminine

dans l'incertitude. Lors de ce parcours existentiel la nostalgie semble imprégner l'itinéraire de la lutte. Non loin de ces interrogations se trouve l'étude consacrée à l'écrivaine Alejandra Pizarnik, argentine d'origine juive qui s'installe à Paris dans les années 60. Tout un vocabulaire bien à elle, dont le premier livre s'intitule *La tierra más ajena*, semble l'associer à l'errance : *viajera, naufraga, peregrina, extranjera, emigrante...* Ce dernier essai permet de clore de manière cohérente et féconde cette partie dédiée à la femme.

La question de l'identité et des déplacements se prolonge dans une certaine mesure dans le mouvement final du volume, intitulé « Errance et vagabondage existentiel ». Une première étude consacrée à Tomás Segovia ouvre cette partie. Segovia qui, jeune enfant, abandonne l'Espagne à l'époque de la Guerre Civile, sera toujours un résident temporaire : en France, au Maroc, au Mexique, en Uruguay... C'est lors de son retour en Espagne qu'il écrit *Cuaderno de Nómada*. Une analyse fine met en relation les expériences de Tomás Segovia, de Rosa Chacel et de María Zambrano. Une étude plus intime est dédiée par la suite au poète mexicain Gabriel Trujillo Muñoz, qui se voit et se décrit dans un espace frontalier du nord mexicain, là où la géographie de l'âme reflète le nomadisme de l'espace. Le mouvement semble être l'une des constantes thématiques du narrateur aragonais Ignacio Martínez de Pisón, présenté dans le chapitre suivant. Si la problématique de l'errance nourrit le roman initiatique *Carreteras secundarias*, c'est une errance plus profonde que traduit l'une de ses dernières histoires, *La buena reputación*. Située en partie à Melilla, lieu emblématique d'une Espagne africaine faite de mélanges, *La buena reputación* explore le nomadisme d'une identité ibérique construite à partir de trois cultures, celles qui correspondent aux religions monothéistes. Enfin un dernier travail s'intéresse à l'écrivain argentin Félix Bruzzone dont le roman *Los topos*, publié en 2008, ausculte une réalité complexe à partir du regard d'un fils de « disparus ». C'est la volonté d'échapper au lourd héritage familial qui conduit le protagoniste et narrateur de Buenos Aires à Bariloche. Mais il y a également un nomadisme sexuel qui sert à enrichir cette ultime approche et qui nourrit l'intrigue. De cette façon ce dernier travail permet de réunir des questionnements présents ici et là tout au long du volume autour de l'expérience du déplacement entre langue, géographie et identité.

Nous espérons que le lecteur aura plaisir à explorer en « lecteur nomade » cet ensemble de textes unis par une même problématique en même temps que dispersés sur de vastes territoires géographiques, temporels et disciplinaires.

Nous souhaitons aussi, en tant qu'éditeurs, remercier les membres du comité scientifique qui nous ont accompagnés pendant plusieurs mois : Laura Alcoba (France),

Emilia Deffis (Canada), Yosef Kaplan (Israël), Guillermo Mira (Espagne), María Inés Palleiro (Argentine et Italie), Pablo Valdivia (Pays Bas) et Jean-Paul Zuniga (France). Que l'artiste argentin Antonio Seguí trouve ici également le témoignage de notre reconnaissance. Enfin, un grand et très sincère merci à Philippe Rabaté et Cécile Vincent-Cassy pour leur accueil dans la revue *HispanismeS* ainsi qu'à Hélène Thieulin-Pardo, présidente de la Société des Hispanistes Français.